



LIBRARIES

UNIVERSITY OF WISCONSIN-MADISON

Comment un drapeau sauva quatre mille Arméniens..

Andreasian, Dikran

Paris: Librairie fischbacher, [s.d.]

<https://digital.library.wisc.edu/1711.dl/TNSTD6FUFV5VQ8I>

This material may be protected by copyright law (e.g., Title 17, US Code).

For information on re-use see:

<http://digital.library.wisc.edu/1711.dl/Copyright>

The libraries provide public access to a wide range of material, including online exhibits, digitized collections, archival finding aids, our catalog, online articles, and a growing range of materials in many media.

When possible, we provide rights information in catalog records, finding aids, and other metadata that accompanies collections or items. However, it is always the user's obligation to evaluate copyright and rights issues in light of their own use.

Comment un Drapeau

sauva

Quatre mille Arméniens



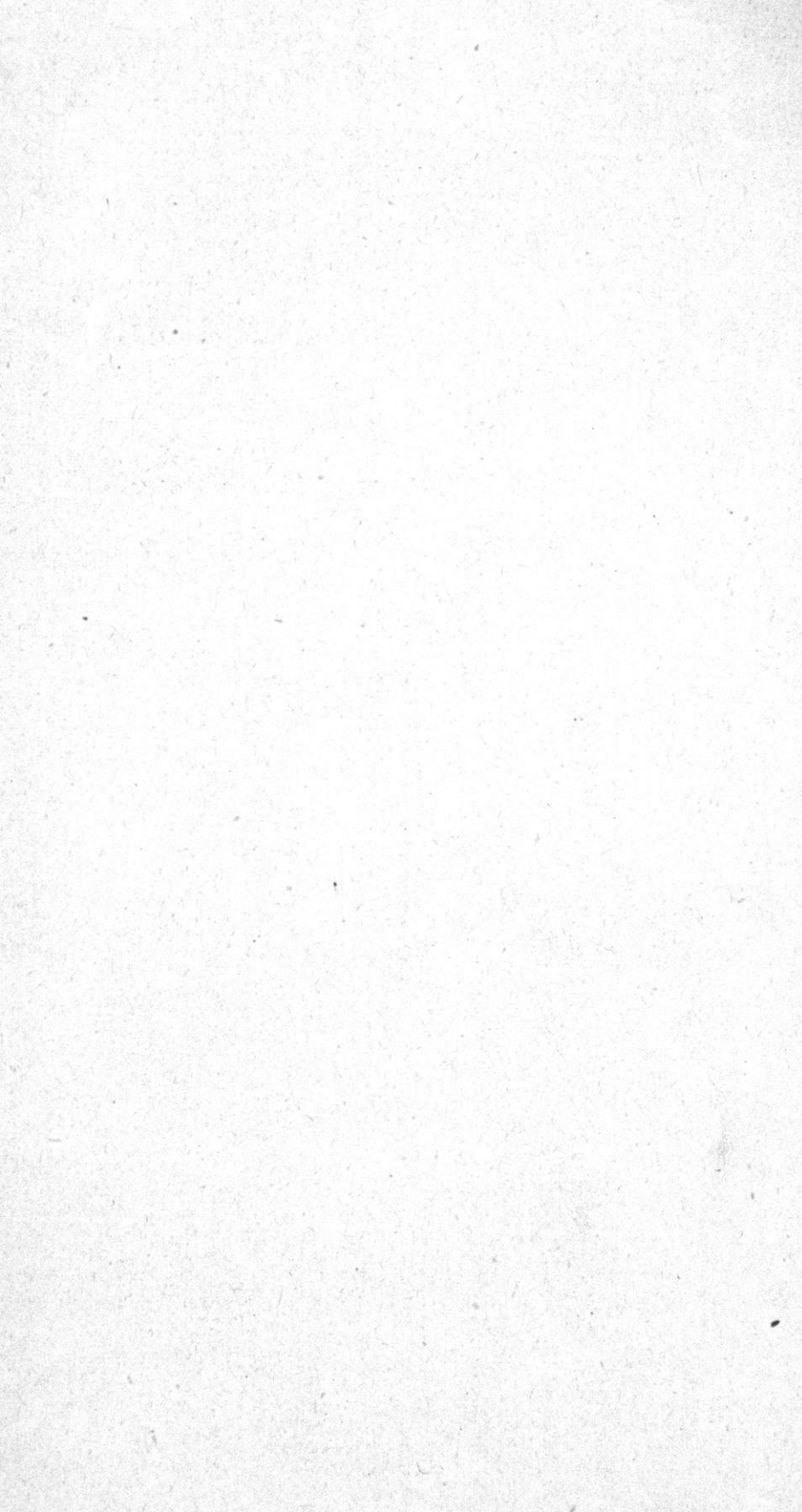
Lève-toi, Éternel! O Dieu,
lève ta main, n'oublie point
les affligés,

Ps, X, 12.

LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, rue de Seine, 33

PARIS



Comment un Drapeau

sauva

Quatre mille Arméniens

récit

du Pasteur Dikran Andreassian



Lève-toi, Éternel! O Dieu,
lève ta main, n'oublie point
les affligés,

Ps, X, 12.

LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, rue de Seine, 33

PARIS

Le récit qu'on va lire n'est naturellement qu'un épisode dans le sanglant martyrologe des Arméniens. N'oublions pas que c'est comme chrétiens qu'ils souffrent et qu'à ce titre, ils ont doublement droit à notre sympathie. Outre les 4 à 5.000 arrivés en Egypte, il y en a près de 150,000 réfugiés dans le Caucase; ces malheureux sont dans un affreux dénuement; il faut leur venir en aide.

J. M., pasteur.

Les dons peuvent être envoyés à M^{me} Jean Meyer, 1, rue Eugène Flachat, Paris, 17^e.

**Cette Brochure est vendue 20 centimes au profit
des Arméniens.**

COMMENT UN DRAPEAU

SAUVA

QUATRE MILLE ARMÉNIENS

RÉCIT

DU PASTEUR DIKRAN ANDREASIAN

Depuis le jour où la Turquie a commencé la guerre, les habitants de Zeitoun se sont demandé anxieusement si les Turcs traiteraient les habitants arméniens de ce district montagneux avec quelque nouvelle forme de cruauté et d'oppression.

Zeitoun est — il faut que nous disions maintenant *était* — une ville de 7.000 habitants, tous Arméniens, entourée de plusieurs villages, chrétiens eux aussi, au centre du Taurus.

J'ai desservi pendant un an l'église arménienne protestante de Zeitoun, et le récit suivant est une expérience personnelle.

Au printemps (1915), le gouvernement prit une attitude menaçante envers Zeitoun, appelant les anciens et les notables de la ville, et commença un système d'inquisition, renforcée de bastonnade. Des accusations absurdes furent portées contre les Arméniens dans le but de leur extorquer de l'argent.

Pendant ce temps, arrivaient environ 6.000 hommes de troupes régulières dans les casernes au-dessus de

la ville. Une première tentative pour prendre d'assaut le monastère arménien échoua, causant certaines pertes aux Turcs. Les jeunes gens qui l'occupaient se défendirent vaillamment, et ce fut seulement quand le monastère fut attaqué par l'artillerie de campagne qu'il put être pris.

Cinquante des principaux habitants de Zeitoun furent sommés de se rendre à la caserne, « pour conférer avec le commandant ». Ils furent immédiatement mis en prison, et l'on fit appeler leurs familles.

Chacun attendait anxieusement leur retour, mais on apprit qu'on les avait expédiés à une destination inconnue.

Quelques jours plus tard, un autre groupe plus nombreux de familles reçut l'ordre d'aller à la caserne et fut, séance tenante, chassé avec des menaces et des malédictions vers un lointain exil.

C'est ainsi que trois ou quatre cents familles furent renvoyées, sans vivres, à pied, par des routes écartées dans la montagne, quelques-unes du côté de Konia, vers le nord-ouest, d'autres dans le sud-est, vers les plaines chaudes et malsaines de la Mésopotamie.

Jour après jour, nous voyions les différents quartiers de la ville dépouillés de leurs habitants, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus qu'un petit groupe.

En plus de mes fonctions comme pasteur, j'avais la direction de l'orphelinat de la Mission. Un matin, l'officier en chef me fit appeler et me dit de faire immédiatement mes préparatifs de départ. « Et, ajouta-t-il, votre femme partira aussi, de même que les enfants de l'orphelinat. »

Nos « préparatifs » furent vite faits, car on ne nous permit d'emporter que bien peu de chose. En sortant, mon cœur saignait à la vue de notre chère église, vide et déserte. Le reste de nos 7.000 concitoyens descendait ainsi dans la vallée, s'en allant en exil ! Nous avons vu des massacres, mais ceci, nous ne l'avions encore jamais vu ! Un massacre est au moins vite fini,

mais cette longue angoisse est presque plus qu'on ne peut supporter.

La première journée de marche nous épuisa tous. Dans la nuit, alors que nous étions couchés en plein air, des muletiers turcs nous prirent les quelques ânes et mulets que nous avions. Le lendemain, en piteuse condition, les enfants avec les pieds meurtris, nous atteignîmes Marash. Grâce à l'instance requête des missionnaires américains, l'ordre fut donné par le gouverneur, à moi et à ma femme, de retourner à ma ville natale, Yoghonolook, près de la mer, à douze milles d'Antioche ; mais cela seulement parce que ma femme et moi n'étions pas nés à Zeitoun. Mon cœur était déchiré entre mon désir de partager le bannissement de mes paroissiens et celui de mettre ma femme dans une sécurité relative, dans la maison de mon père.

Mais l'ordre ayant été donné, je n'avais pas le choix, et force me fut d'obéir...

Notre dernière étape était à travers une vallée historique, la fertile plaine d'Antioche. C'est là que Chrysostome avait prêché dans la ferveur du début de son ministère, avant d'être appelé à Byzance ; c'est dans une chapelle isolée, sur le penchant de la montagne, qu'il se retirait pour la prière et la communion avec Dieu. Dans mon enfance, j'avais souvent contemplé avec admiration et respect les ruines de la chapelle de Saint-Chrysostome. C'était dans cette même Antioche que Barnabas et Paul travaillèrent avec tant d'énergie spirituelle ; et c'est d'ici qu'ils partirent pour leur tâche solennelle de répandre la foi chrétienne. La voie romaine, le long de laquelle ils marchèrent d'Antioche à Séleucie, est encore visible dans la vallée au-dessous de ma ville natale, et les quais de pierre où les vaisseaux romains mettaient à la voile, à Séleucie, n'ont pas été entièrement détruits par les orages et les tremblements de terre des siècles passés.

Antioche, jadis si brillamment défendue par les

croisés, est depuis longtemps sous le joug des Turcs et les minarets de l'Islam sont dix fois plus nombreux que les clochers des églises. En avril 1909, les congrégations, tant protestante que grégorienne, y subirent une des plus cruelles persécutions de l'histoire.

Les habitants de ma ville, Yoghonolook, sont une population simple et industrielle. Depuis bien des années, leur principal travail a été de faire des peignes de bois dur ou d'os. Beaucoup de nos hommes sont d'habiles sculpteurs sur bois. Dans les villages environnants, on cultive les vers à soie et l'on tisse la soie sur des métiers à mains. Nos gens sont très attachés à leurs églises, et depuis que les missionnaires américains ont ouvert des écoles, presque tous nos enfants ont appris à lire. Chaque maison est entourée de mûriers, et de magnifiques vergers couvrent les pentes en terrasses qui descendent vers le sud et l'ouest. Des voyageurs qui connaissent l'Italie méridionale nous disent que les villages près de Naples ressemblent beaucoup aux nôtres. A l'est, derrière nous, s'élève la large croupe rocheuse de Mousa-Dagh (c'est-à-dire le Mont de Moïse). Chaque gorge et chaque rocher de notre montagne bien-aimée sont connus de nous, hommes et garçons.

Je cite simplement ces détails pour vous faire connaître quelque chose de la vie heureuse et paisible, qui a été si brutalement bouleversée par ce dernier effort des Turcs pour anéantir notre race.

Douze jours après que nous étions arrivés chez moi, une affiche officielle du gouvernement turc à Antioche était placardée sur les murs des six villages de Mousa-Dagh, donnant ordre de se préparer dans les huit jours au bannissement. Vous pouvez à peine vous imaginer la consternation et l'indignation qu'elle causa. Nous restâmes debout toute la nuit, discutant ce qu'il valait mieux faire.

Il nous semblait presque sans espoir de résister au gouvernement, et cependant la perspective de nos

familles dispersées dans un désert lointain, parcouru par les tribus arabes, fanatiques et sans foi, était si effroyable que, hommes et femmes, nous fûmes d'avis de refuser d'obéir, bravant ainsi la colère du gouvernement. Tous, cependant, ne partagèrent pas notre manière de voir. Ainsi Haroutune Nokhoudian, le pasteur de Beytias, vint à la conclusion que ce serait folie de résister et que la dureté de l'exil pourrait peut-être s'atténuer en route. Il inclinait à céder. Soixante familles de son village et un nombre considérable d'habitants des villages voisins, d'accord avec lui, descendirent à Antioche sous escorte turque. Ils furent rapidement chassés vers le Bas-Euphrate, et, depuis lors, nous n'avons jamais plus entendu parler d'eux.

Nos fidèles amis, les missionnaires américains, étaient séparés de nous. Les communications avec le monde extérieur étant interrompues, nous fûmes livrés à nos propres ressources et comprîmes que notre seule chance de salut était dans la miséricorde de Dieu. C'est avec ferveur que nous Lui demandâmes de nous fortifier pour faire notre devoir.

Sachant qu'il nous serait impossible de défendre nos villages dans la plaine, il fut décidé que nous nous retirerions dans les hauteurs de Mousa-Dagh, emportant le plus que nous pourrions en fait de vivres et de matériel. On conduisit aussi tous les troupeaux de moutons et de chèvres le long de la montagne, et chaque arme défensive fut apportée et fourbie. Nous avions cent vingt fusils modernes et à peu près trois fois autant de vieux fusils à pierre et de pistolets ; tout ceci laissait encore plus de la moitié de nos hommes sans armes.

Ce fut très dur de quitter nos maisons. Ma mère pleurait comme si son cœur allait se briser. Mais nous avions l'espérance que peut-être pendant que nous nous efforcerions de tenir les Turcs à distance, les Dardanelles pourraient être ouvertes et que la délivrance viendrait pour le pays.

A la tombée de la nuit, le premier jour, nous avions atteint les rochers les plus élevés de la montagne. Tandis que nous commencions à camper et à préparer notre repas du soir, une pluie torrentielle se mit à tomber et continua toute la nuit. Nous n'avions aucun abri et tous tant que nous étions, hommes, femmes et enfants, environ cinq mille, nous fûmes trempés jusqu'aux os, et beaucoup du pain que nous avions apporté fut réduit en bouillie. Nous avions surtout le souci de tenir secs nos fusils et la poudre, et nos hommes y parvinrent très bien.

Le lendemain, dès l'aube, tout le monde se mit à l'œuvre pour creuser des tranchées aux endroits stratégiques. Là où il n'y avait pas de terre à creuser, on empila des blocs de rocher pour faire de fortes barricades derrière lesquelles se postèrent des groupes de tirailleurs. Le soleil s'était levé radieux et toute la journée nous avons travaillé pour fortifier nos positions contre l'attaque dont nous étions certains qu'elle allait se produire.

Vers le soir, nous nous réunîmes pour l'élection d'un comité de défense qui aurait l'autorité suprême. Puis on forma des plans pour défendre chaque passage dans la montagne. Des éclaireurs, des messagers et un groupe central de tirailleurs furent choisis et chacun eut son poste assigné.

L'ordre gouvernemental avait été émis le 13 juillet. Les huit jours de grâce étaient presque écoulés et nous nous doutions bien que les Turcs avaient découvert nos mouvements. Toute la plaine d'Antioche est peuplée de Turcs et d'Arabes et il y a toujours une forte garnison dans les casernes d'Antioche.

Le 21 juillet l'attaque commença. L'avant-garde turque était de 200 hommes, dont le capitaine se vantait insolemment qu'il allait balayer la montagne en un jour. Mais les Turcs subirent des pertes et furent repoussés au pied de la montagne. Quand ils revinrent pour une attaque plus générale, ils hissèrent un canon

de campagne, qui après quelques tâtonnements fit du mal à notre camp. Un de nos tirailleurs, un jeune homme au cœur de lion, descendit en se glissant dans les buissons et arriva tout près du canon, qui était posé sur un rocher plat. Il se fit un abri de branchages et attendit une bonne occasion. Il pouvait entendre ce que les Turcs se disaient tout en chargeant le canon. Puis l'un des artilleurs étant en vue, le jeune homme l'abattit de son premier coup de fusil. Avec cinq balles, il tua quatre canonniers. Sur ce, le capitaine leva les bras au ciel, et n'ayant pas pu découvrir notre tirailleur, il ordonna que le canon fut emmené et mis à l'abri. C'est ainsi que nous fûmes préservés d'une canonnade désastreuse, ce jour-là et les jours suivants !

Mais les Turcs réunissaient des forces pour nous attaquer en masse. Ils avaient râcolé des hommes dans plusieurs villages musulmans, les appelant aux armes. L'arsenal d'Antioche leur avait fourni armes et munitions, et cette bande de 4.000 musulmans, avides de carnage, était un ennemi vraiment redoutable. Mais la principale force des Turcs consistait en 3.000 hommes de troupes régulières, disciplinées et aguerries.

Tout-à-coup, un matin, nos éclaireurs apportèrent la nouvelle que l'ennemi débouchait sur chaque passe de la montagne. Une attaque en masse commença par un des ravins, et les Turcs, à notre grande consternation, furent bientôt maîtres des hauteurs, menaçant notre campement. Sans cesse, de nouveaux renforts apparaissaient, et vers la fin de l'après-midi les ennemis étaient plus nombreux que nous, et aussi la portée de leurs fusils était bien supérieure à celle de nos vieilles armes. Au coucher du soleil, trois compagnies s'étaient avancées à travers les épaisses broussailles et n'étaient plus qu'à quelques quatre cents mètres de nos huttes. Un ravin profond et humide nous séparait, et les Turcs se décidèrent à bivouaquer, plutôt que de continuer leur marche dans la nuit.

Nos chefs tinrent rapidement conseil ; ils parlaient très bas et avaient fait éteindre toute lumière dans le camp. Nous savions tous que nous étions à un moment décisif. Un projet très risqué fut adopté : ramper autour des positions turques à la faveur de la nuit, opérant ainsi un mouvement enveloppant, qui commencerait brusquement par une fusillade et se terminerait par un corps à-corps. Nous sentions que tout était perdu si ce plan échouait. Nos hommes se glissèrent avec une adresse remarquable dans la sombre forêt. C'est ici que notre connaissance approfondie des rocs et des buissons nous rendait possible de faire ce que les envahisseurs n'avaient pas pu tenter. Le cercle était à peu près complet lorsque les hommes se ruèrent à l'attaque avec l'énergie du désespoir.

Il fut vite évident que les Turcs étaient en plein désarroi, se précipitant dans les ténèbres, trébuchant contre les rochers : les officiers criaient des ordres contradictoires, cherchant en vain à rallier leurs hommes. Ils avaient certainement l'impression d'une très forte attaque arménienne, car en moins d'une demi-heure le colonel donna l'ordre de la retraite, et avant l'aurore ils avaient évacué les bois.

Plus de 200 Turcs avaient été tués et nous avions pris du butin, des fusils, des munitions et une mule. Le combat ne recommença pas, mais nos ennemis ne se tinrent pas pour battus ; ils avaient seulement été repoussés.

Durant les jours suivants, ils rassemblèrent toute la population musulmane, à plusieurs lieues à la ronde ; c'était une horde de peut-être 15.000 hommes, avec laquelle ils cernèrent Mousa-Dagh du côté de la terre, dans l'intention de nous affamer. Du côté de la mer, il n'y avait aucun port, ni communication possible avec un port, la montagne descendant jusqu'à la mer. Notre temps était bien rempli par les soins de nos blessés et les réparations de notre camp. Nous eûmes des services spéciaux pour remercier Dieu de la pro-

tection qu'il nous avait accordée jusque-là et pour l'implorer en faveur de nos familles et de tous nos petits. C'est à ce moment que ma femme mit au monde notre fils, notre premier enfant. Elle souffrit beaucoup pendant notre fuite, quelques jours plus tard, mais je la portai et fis pour elle tout ce que je pus.

Grâce à Dieu, elle est maintenant bien portante, ainsi que notre petit garçon.

Voyant notre montagne assiégée, nous commençâmes à faire le compte de nos ressources comme nourriture. Pendant la première semaine, nous avions épuisé le pain, le fromage et les olives que nous avions emportés ; nous n'avions que très peu de farine, et pendant un mois nous vécûmes de nos troupeaux, gardant le lait pour les petits enfants et les malades ; mais nous vîmes que, même avec une ration réduite, nous ne pourrions pas tenir plus que pendant quinze jours, et, pressés par cette anxiété, nous cherchâmes les moyens de nous échapper par mer.

Avant d'être complètement cernés, nous avons chargé un coureur d'une mission dangereuse : il s'agissait de parcourir quatre-vingts milles, à travers des villages turcs, pour demander aide et secours à M. Jackson, le consul américain à Alep. Nous avons l'espoir qu'un navire de guerre des alliés pourrait peut être se trouver dans le port d'Alexandrette, trente-cinq milles plus au nord. Un de nos jeunes gens, qui était un vigoureux rameur, s'offrit à se glisser à travers les lignes turques, portant un message en anglais, fixé dans sa ceinture. Il réussit à atteindre les hauteurs dominant le port, mais ne vit aucun vaisseau, et revint.

Nous chargeâmes alors trois nageurs d'être constamment sur le qui-vive, pour voir si aucun navire n'approchait, et de se jeter à la mer avec cette supplique, dont nous avons fait une triple copie :

« Au nom de Dieu et de la Fraternité humaine, nous » implorons tout Anglais, Américain, Français, Italien

» ou Russe, qu'il soit amiral, capitaine, ou telle autre
» autorité que cette pétition pourrait atteindre.

» Nous, la population de six villages arméniens, en-
» viron 5.000 âmes, nous nous sommes réfugiés dans
» cette région de Mousa-Dagh, appelée Damjalik, qui
» est à trois heures de voyage au nord ouest de Sudiye,
» le long de la côte.

» Nous avons fui devant la torture barbare des
» Turcs, mais surtout devant l'outrage de l'honneur
» de nos femmes.

» Monsieur, vous avez sûrement entendu parler de
» la politique d'extermination que les Turcs appliquent
» à notre nation. Sous prétexte de disperser les Armé-
» niens, comme pour éviter une révolte, notre peuple
» est expulsé de ses maisons, dépouillé de ses jardins,
» de ses vignes et de toutes ses possessions.

» Ce procédé brutal s'est déjà étendu à Zeitoun et à
» ses trente-deux villages, à Albustan, Geoksun, Yar-
» pouz, Gurin, Diarbékir, Adana, Tarse, Mersine,
» Deort-Yol, Hadgin, etc., et cette même politique
» atteint le million et demi d'Arméniens dans les diffé-
» rentes parties de la Turquie.

» L'auteur de ces lignes était le pasteur protestant
» de Zeitoun, il y a quelques mois, et a été le témoin
» de beaucoup de cruautés inénarrables.

» J'ai vu des familles chassées le long de la route,
» les enfants les pieds nus et endoloris, des vieillards
» épuisés. On entendait des sanglots, des prières et
» des blasphèmes. Des femmes donnèrent le jour à
» leurs enfants dans les buissons au bord du chemin,
» et furent immédiatement contraintes de se remettre
» en marche, jusqu'à ce que la mort compatissante
» vînt mettre un terme à leurs souffrances.

» Ceux qui étaient assez forts pour supporter un
» pareil voyage étaient poussés par les fouets des gen-
» darmes vers les plaines du sud. Les uns mouraient
» de faim, les autres étaient dépouillés en chemin ;
» d'autres encore, atteints par la malaria, étaient aban-

» donnés. Et comme dernier acte de cette tragédie
» infâme, les Arabes et les Turcs massacrèrent tous les
» hommes et distribuèrent les femmes et les jeunes
» filles parmi leurs tribus.

» Il y a quarante jours, le gouvernement nous infor-
» ma que nos six villages devaient s'en aller en exil.
» Plutôt que de nous y soumettre, nous nous sommes
» réfugiés sur cette montagne. Nous n'avons plus que
» peu de nourriture et les troupes nous assiègent. Nous
» avons eu cinq violents combats. Dieu nous a donné
» la victoire, mais la prochaine fois l'ennemi reviendra
» beaucoup plus nombreux.

» Monsieur, nous vous implorons au nom du Christ!
» Nous vous en prions, transportez-nous à Chypre ou
» dans quelque autre terre libre. Notre peuple n'est
» pas paresseux ; nous gagnerons notre pain si on nous
» donne du travail.

» Si c'est trop vous demander, transportez au moins
» nos femmes, nos vieillards et nos enfants ; donnez-
» nous des armes, des munitions et des vivres, et nous
» lutterons avec vous de toutes nos forces contre les
» Turcs. Nous vous en prions, Monsieur, n'attendez
» pas qu'il soit trop tard.

» Votre respectueux serviteur, au nom de tous les
» chrétiens ici.

DIKRAN ANDREASIAN.

9 septembre.

Mais les jours passaient, et pas même une voile
n'était en vue.

Cependant, d'après mon avis, nos femmes avaient
fait deux immenses drapeaux blancs. Sur l'un, j'avais
écrit, en grands caractères, en anglais :

« *Chrétiens en détresse. Sauvez-nous !* »

Sur le centre de l'autre, nous avons fixé une grande
croix rouge. Nous les hissâmes à la cime de deux

hauts jeunes arbres et apostâmes des sentinelles pour scruter l'horizon depuis l'aube jusqu'à la nuit.

Les Turcs nous attaquèrent encore à plusieurs reprises, et nous eûmes d'autres combats acharnés ; mais les choses ne furent plus jamais aussi graves que dans notre premier engagement. De notre position élevée, nous pouvions faire rouler, le long de la montagne, des quartiers de rochers, pour le plus grand dommage de l'ennemi. Notre poudre et nos cartouches diminuaient et les Turcs devaient se douter des difficultés de notre situation, car ils commençaient à nous crier d'impertinentes sommations de nous rendre. Ce furent d'anxieuses journées et de longues nuits !

Un dimanche matin, le cinquante-troisième jour de notre défense, tandis que je préparais un sermon destiné à encourager et à fortifier nos gens, tout-à-coup je tressaillis : un homme arriva jusqu'à ma hutte, courant de toutes ses forces et criant à pleins poumons : « Pasteur ! Pasteur ! un navire de guerre approche ! Il a vu nos signaux et il nous répond. Béni soit Dieu qui a entendu nos prières ! »

C'était le *Guichen*, vaisseau français. Pendant qu'on abaissait une chaloupe, plusieurs de nos jeunes gens s'étaient élancés vers la mer, et bientôt ils nageaient dans la direction du beau navire qui semblait nous venir de Dieu.

Avec des cœurs qui battaient bien fort, nous descendîmes sur la plage, et le capitaine nous invita à lui envoyer une délégation pour rendre compte de notre situation. Il lança un message de télégraphie sans fil à l'amiral, et avant bien longtemps le vaisseau *Jeanne-d'Arc* apparaissait à l'horizon, suivi par d'autres navires de guerre français.

L'amiral nous dit des paroles d'encouragement et ordonna que chaque membre de notre communauté fût recueilli à bord des vaisseaux.

L'embarquement prit, naturellement, un certain temps, et un croiseur anglais fut appelé à la rescousse

pour aider à nous transporter à Port-Saïd. On nous traita avec beaucoup de bonté. Nous arrivâmes en deux jours à Port-Saïd, et nous sommes maintenant installés dans un camp qui nous a été attribué par les autorités anglaises.

Un compte exact indique le nombre des survivants :

Enfants au dessous de 4 ans.....	427
Fillettes de 4 à 14 ans.....	508
Garçons de 4 à 14 ans.....	628
Femmes au-dessus de 14 ans.....	1.441
Hommes au-dessus de 14 ans.....	1.054
Total.....	<hr/> 4.058

Nous n'oublions pas que notre Sauveur fut amené, dans son enfance, en Egypte, pour sa sûreté. Et les frères de Joseph n'ont pas pu être plus reconnaissants que nous ne le sommes pour le blé qui nous est fourni.

Nous adressons nos salutations aux amis américains, anglais, français et arméniens, et nous sommes en réalité un seul peuple, au nom du Christ et à l'ombre de Sa Croix Rouge.

Votre respectueux serviteur,

DIKRAN ANDREASIAN.



